

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 56 (1918)
Heft: 32

Artikel: Pour l'étiquette
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-214090>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

* * *

Le mulet du Valais.

Aimant à marcher au bord de l'abîme, comme par défi des accidents, il a le pied sûr et sa tête pensive le préserve du moindre faux pas. Si l'on tient compte que le foin et l'eau suffisent à son alimentation, on comprend pourquoi le paysan valaisan, sobre et dur à lui-même, le tient en haute estime et pourquoi dans certaines vallées plusieurs ménages possèdent un mulet par indivis. Je me souviens, notamment, d'avoir vu six consorts se passer la bête à tour de rôle durant les jours ouvrables et alterner pour la nourrir le dimanche. A ce changement quotidien d'écurie et de traitement le cheval ne tiendrait pas.

LOUIS COURTHION.

* * *

A la caserne de Lausanne.

Le dimanche soir, la cour, la cantine, les chambres, les escaliers et les corridors de la caserne s'emparent d'une rumeur joyeuse. Chacun revient content de sa journée, avide de raconter ses parades en uniforme. Les dernières minutes de liberté, avant l'appel en chambre, sont mises à profit. On chante, on s'appelle, on boit un verre avec les amis, on fait jouer la boîte à musique de la cantine. Des retardataires arrivent en courant avec des paquets où se devinent des « douceurs » de la maison ou du linge propre. D'autres se tiennent par le bras et rient ensemble de gaîtés, de « scies » qui ne sont compréhensibles que pour eux. Parfois, un officier fera la foule des soldats, rapide, le sabre traînant, et répondant d'un seul geste à toutes les mains levées.

ROBERT DE TRAZ.

* * *

Le cœur parle au cœur.

A la gare de Lausanne, en juillet 1915, lors du passage des grands blessés français.

Au bout du train, par la fenêtre ouverte d'un grand wagon sanitaire, j'aperçois un spectacle naissant : Un beau jeune homme de vingt-cinq ans à peine, portant l'uniforme d'artilleur, est étendu sur une couchette ; une samaritaine de la Croix-Rouge se tient près de lui et semble le veiller. Il a une tête fine, des traits réguliers et nobles ; mais ses yeux sont fermés et sa figure est d'une pâleur extrême ; il paraît comme frappé de stupeur. Une balle, dont on aperçoit l'entrée à une légère cicatrice, lui a tranché le nerf optique. C'est un aveugle plongé dans le désespoir.

Sa main est appuyée sur le rebord de la fenêtre. Une jeune fille essaye de lui glisser un petit bouquet entre les doigts ; elle lui crie : « Vive la France ! ». Le malheureux laisse tomber le bouquet ; sa physionomie reste dure et fermée. La nuit, la terrible nuit de la cécité le tient, et dans son âme tout est noir.

Mais voilà que soudain une femme a fendu la foule. C'est une vieille paysanne du Gros de Vaud. Elle a fait des lieues cette nuit pour venir à la gare apporter aux blessés des fleurs et des cigarettes. Quand elle est près du wagon, elle saisit la main du jeune homme et, d'une voix que l'émotion étrangle, elle lui dit ces mots : « Reprends courage, mon petit, pour la maman ! »

L'aveugle a tressailli. Sa main, jusqu'alors inerte et hostile serre les doigts noueux de la vieille femme. Sur sa figure morne passe comme un éclair de joie fugitive. Et à travers les paupières mi-closes de ses yeux morts glissent deux larmes sur ses joues pâles.

HENRI SENSINE.

* * *

Si l'espace le permettait, d'autres textes achèveraient de montrer combien heureusement les auteurs, tout en enseignant la langue aux écoliers des cantons romands, les initient aux choses de la vie, aux choses de chez nous, et leur inculquent l'amour du bien et l'amour de la patrie.

Et dire que, sans le hasard, je mettais leur excellent ouvrage dans le tas des manuels secs et pédants !

V. F.

Un et un. — Un inspecteur visite une classe enfantine. Il assiste à la leçon de calcul. La maîtresse pose différentes questions à ses petits élèves.

— Combien font 0 et 0 ?
— Ça fait zéro, répondent en chœur les piétons.

— Bien, mes enfants. Et combien font 0 et 1 ?
— Ça fait 1.

— Bien, bien. Et, maintenant, 1 et 1 font ?...
Pas de réponse. L'inspecteur, bon enfant, voyant les petits embarrassés, lève discrètement la main en montrant deux doigts, tandis que la maîtresse a le dos tourné.

Alors un des enfants lève à son tour la main.

— Bravo, Charlot, fait la maîtresse, que dépitait le silence de ses élèves. Eh bien, combien font 1 et 1 ?

— Oh ! je sais pas, moiselle, mais c'est ce m'sieu qui voudrait sortir pour faire pipi. — P.

NOS VIEILLES CHANSONS

Chanson de Claudine. 1797.



1. Dans le mois de juin, Ef-feuill-
2. De nos bons a - feux Nous sui-
3. Al-lons, à pré-sent, A - vec



lant la vi - gne, No - tre grand cou - sin Re-mar-
nos l'u - sa - ge, Du pè - re No - é Soi-gne-
nos Cli - mè - nes, Jou - ir au cel - lier Du fruit



qua Clau-di - ne, Puis, en cueillant le rai - sin,
rons l'ou - vrage, En plantant, en fos - soy - ant,
de nos pei - nes, Mettre en per - ce les tonneaux,



L'amour a fait son che-min, you! Pendant la ven-
Déchargeant et as - ser - bant, you! A - vec nos Clau-
Gou - ter tous les vins nouveaux, you! Et dan - ser nos



dange, ô gué! Pen - dant la ven - dan - ge.
belles, ô gué! A - vec nos Clau - di - ne.
belles, ô gué! Et dan - ser nos bel - les.

DANSE : Pas de polka ou chaîne anglaise, main droite à votre voisine pour commencer, puis demi-tour.



Tra ou li ou li ou la ah! Tra ou



li ou tra ou li ou la ah! Tra ou li ou li ou



la ah! Tra ou li tra - de - ri - de - ri - de - ra.

LOU CRO ET LOU PÈSSET

(Patois de la Vallée de Joux)

L'AN passâ, à la salyaita, tandi qu'on voua gnèvè lé piti tsou, avé coumandâ à mon bouébou, dè menâ daou-trè bélouytâye de femé au courti. A la proumyére qu'ye minnè vouaitiqu'ye ront ouna tsanba de la bélouytâye et qu'el épéclie lou fond.

Ma fai, coumet no fallayai cé meubliou tot lou drai, apré goûta, me boutè in dévai de lou rin-vouâ. Apouèrtou de coûte lou trone dévin la

mézon daou-trè bé de lan, la réssetta, la détrau dè z'étenaille, on mèrté, dè clliou et pi, ma fai on byau pèsset tot neu, que m'aval, pèr Dybin coutâ cinquanta centimes à la faire de dèrin (automne).

Tandi que travaillévou, vouaitiqu'on dzoye nou cro, que yon de mè vejin avai aprevouajé que vint se posâ à cllian de mè et que coumine à me vesâ. Aou bê d'on momet lou vouai qu'impougne lou pèsset et que coumine a s'amousâ avoué et lou pregnait dinse avoué s'gouèrde, et lou portavè on piti bê et lou repasâvè et lou pregnait et lou portavè incoué bê et pi adé dinse. Mè, risai de vaire cllia bê s'amousâ avoué cé pèsset, quand tot d'on co na pa lou reposâ, lou vouaitique fout lou cam avoué. Erou télamet ébahi que ne savé pas qu me dèré.

Tandi qu'été ique à lou vesâ s'in alâ, vaig ma fenna qu'arrevé daou courti, et li conté ce que s'èrè passâ. Craite-vo que le voulyai incou me disputâ ? Le me dese :

— Mè quand t'a vu cè sacré oselet d'éverou tes outi, savé-tu pas l'involuéyé :

Li repondis :

— Ma fai, é bin vu que tegnait lou pèsset, mais ne crayé pa qu'è voulyait l'importâ tot de bon, te chè bin ! Crayé qu'è voulyait rire ?

ADRIEN NICOLE.

PLAISIR DES YEUX ET DU CŒUR

La fête du 1^{er} août et le plaisir que nous avons eu de rencontrer, ce jour-là, dans les rues de la capitale, plusieurs dames demoiselles de tout âge, qui, fidèles à leurs engagements, avaient pour la circonstance revêtu le gracieux costume vaudois, nous rappelle les lignes suivantes écrites jadis de Lausanne à *Feuille d'Avis de Montreux* :

* * *

La foule du dimanche, sur les avenues de banlieue, est bien convenable, bien correcèle, elle marche d'une allure modérée, pour que les petits puissent suivre ; elle est grise.

Mais j'ai eu la joie, dans cette foule, de découvrir un costume valaisan. Femme de chambre depuis peu à la ville, ou bien femme mariée, qui reste ainsi fidèle à sa vallée, je ne sais. Mais je sais bien que dans la banalité bourgeoise et citadine, dans le voisinage des snobs qui sont venus de très loin, la simple rencontre de cette confédérée est un réconfort. Il y a donc encore des gens qui ne cherchent pas à se faire passer pour ce qu'ils ne sont pas, il y a des paysannes ou des montagnards qui ne cherchent pas à dissimuler leur origine ; il y a des Valaisans qui n'ont pas souci de devenir semblables à tout le monde !

Et j'ai repensé à la fête du 1^{er} août à Sembrancher. Il paraît que toutes les femmes du bourg s'étaient revêtues de leur costume traditionnel, et qu'elles se sont groupées pour chanter aux principaux carrefours et sur la place. Il paraît aussi que l'une d'elles, à qui on l'avait demandé, s'était habillée selon la mode de la ville. Et il paraît enfin que l'opinion publique de Sembrancher, ayant fait dans cette occasion solennelle la comparaison entre le costume valaisan et son puissant rival, s'est prononcée à l'avantage du premier. La bonne nouvelle !

Est-il besoin de dire encore une fois que plus simple de ces costumes indigènes va mieux en effet ; non pas toujours à cause de la beauté propre, mais parce que, inventé dans le pays pour les gens de ce pays, il s'adapte parfaitement à eux... et ils le portent bien.

POLDIE

Pour l'étiquette. — Un propriétaire d'un des vignobles les moins renommés — un de ces vignobles dont il faut boire le cru sur place — vous savez, comme disait Grognuz — parler des guerres de Charles-le-Téméraire, se pla

sait, par esprit de contradiction, à dénigrer les victoires des Confédérés.

— Oh ! je sais bien, lui dit un voisin, pourquoi tu parles comme ça. Tu aurais préféré que Charles-le-Téméraire eût la victoire, afin de pouvoir vendre ton vin pour le Bourgogne.

A PROPOS DE PARLER VAUDOIS

Lausanne, 6 août 1918.

Mon cher *Conteur*,

DANS ton dernier numéro, tu signales à l'attention de tes lecteurs le *Cours de langue française* de M. le professeur Sensine. A ce propos, tu insistes sur la nécessité pour nous tous d'apprendre à parler et écrire le « bon français. »

Permettez-moi donc de t'adresser, à l'intention de ceux de tes lecteurs qui ne les ont pas lues, les lignes suivantes, publiées il y a quelques semaines par l'*Echo de la Broye* et qui traitent du même sujet. Elles sont signées : A. Dz.

* * *

Si nous nous moquons, et avec raison, du français fédéral, nous, à notre tour, devons être confus et contrits de notre français cantonal. Ce français vaudois est vicieux sous toutes ses formes, tant écrites que parlées. Ce n'est ni de Vallemont, ni du français, ni du patois. Il ne supporte qu'une définition : c'est *baragouin*. Ce sont des mots affublés, déformés, déguisés, vides de sens. On parle mal, donc on écrit mal. Au nom des dieux, parlons du patois *pur*, ce qui n'est pas une petite affaire et parlons du français *pur*, ce qui est une autre grosse affaire, du français éclairci et éclairé par de nombreux ouvrages.

Ce parler vaudois, ce parler spécial, original, grave ou comique sied à merveille pour une rigolade, une pièce genre de Favey et Grognuz, un roman satyrique genre *sergent Bataillard*, à titre de divertissement, de hors-d'œuvre, encore que pas trop n'en faut de ce *parler* plutôt dangereux pour de jeunes cerveaux.

Qui dit idiome ne dit pas langue et Diderot a été fort bien inspiré quand il a écrit : « La langue est le thermomètre de l'état d'esprit chez une nation. »

Nous avons donc deux divisions bien distinctes à établir :

D'une part le patois si franc, si expressif, si populaire, lequel s'en va à grands pas, ce qui est franchement regrettable, et d'autre part le *pur*, le bon français qui ne nous est encore nullement familier.

C'est mal d'exécuter l'un au détriment de l'autre ; ils ne se font nullement concurrence mais méritent tous deux une étude sérieuse et approfondie que de plus éminents et de plus compétents que nous ont déjà entreprise et cherchent à mener à bonne fin. Nos vœux les accompagnent.

Comme échantillon de français académique nous vous prions de lire la lettre ci-dessous, qu'un jeune Suisse allemand écrivit à sa famille au siècle passé, mais toute d'actualité encore :

« Versailles, etc.

« J'égrere à toi, sir mon père, pour abbrendre à toi que j'ètre deviendre ein des 3 ans suisse du roi ; que j'ètre content ein tiable, hapillé comme ein prince et que je fois son personne joliment tous les chours.

« J'égrere encore à toi, mon père, pour abbrendre à toi j'ètre entré dans l'amour d'une jeune fille presque blonde et que je fois son joli personne toutes les jours. Défunte sa mère qui ne vit plus, lui affre laiss la moitié d'un gran lochis bresque entier et ein plein sac d'escriture de notoire où l'on troufe des rentes de voyageres sur son tête. Chespere qu'elle tesire beaucoup deviendre la fille à toi

« par mon canalement ; envoyer à moi le tien « permette man pour que je deviendre son mari « bien site. — Ton fils asec respect beaucoup. »

* * *

M. A. Dz, est vraiment bien sévère à l'égard du parler vaudois. Si l'on ne peut le donner pour exemple, il ne faut pas lui refuser, dans certaines tournures, dans certaines expressions, une saveur bien caractéristique de notre tempérament. Si le parler vaudois, en effet, trahit maints de nos travers, telle une indolence qu'on nous reproche souvent, il traduit aussi quelques-unes de nos qualités : ainsi une bonhomie qui a bien son avantage et qu'on n'apprécie peut-être pas toujours à sa juste valeur.

La livraison d'août 1918 de la *Bibliothèque Universelle et Revue Suisse* contient les articles suivants :

Virgile Rossel. L'idéal suisse. — Eden Phillpotts. La ferme de la Dague, roman (cinquième partie). — Eugène Richard. La nouvelle Eglise, conte dé-sintéressé. — Louis Leger, de l'Institut. La colonie polonoise de Paris. — Alexis François. De « romanique » à « romantisme ». — Marcel Paquot. Sagesse. Poésie. — Henry de Varigny. Impressions de soldats (troisième partie). — Heinrich Federer. La dernière heure du pape Innocent III. — Aly Shamsy. L'Egypte et le droit des peuples. — Chroniques anglaises. (H. C. O'Neill); polonoise. (Kappa); allemande. (Antoine Guillard); suisse romande. (Maurice Millioud); scientifique. (Henry de Varigny); politique. (Ed. Rossier); Revue des livres.

La *Bibliothèque Universelle* paraît au commencement de chaque mois par livraisons de 200 pages.

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

La Bibliothèque de mon oncle

23

PAR

RODOLPHE TOEPFFER

A chevet d'un vieillard pâle et souffrant, je la voyais pieuse, recueillie, embellie de tout l'éclat que prêtait à sa jeunesse et à sa fraîcheur cet entourage de maladie et de vieillesse. Elle baissait ses belles paupières sur le livre de mon oncle, où elle lisait les paroles de consolation. Quelquefois, s'arrêtant pour laisser reposer le malade, elle lui soutenait la tête, ou lui prenait affectueusement la main, le considérant avec une compassion qui me paraissait angélique.

« Heureux mourant ! disais-je. Que ses paroles doivent lui être douces, et ses soins pleins de charmes !... Oh ! que j'échangerais ma jeunesse et ma force contre ton âge et tes maux ! »

Je ne sais si je fis ces réflexions tout haut, ou si ce fut un pur effet du hasard ; mais en ce moment la jeune fille, s'interrompant, leva sa tête et regarda fixement de mon côté. J'en fus troublé comme si elle eût pu me voir dans la nuit où j'étais, et ayant fait un mouvement en arrière, je tombai, emmenant avec moi la chaise, la table, Grotius et Puffendorf.

* *

Le vacarme fut grand, et je restai quelque temps étourdi par la chute. Au moment où j'allais me relever, mon oncle Tom parut, un bougeoir à la main.

« Qu'est-ce, Jules ? me demanda-t-il effrayé.

— Ce n'est rien, mon oncle... c'est... ici au plafond... (mon oncle jeta les yeux sur le plafond). Je voulais suspendre... (mon oncle jeta les yeux tout autour, pour voir quelque chose à suspendre)... et puis, pendant que... alors je suis tombé... et ensuite... je suis tombé.

— Remets-toi, remets-toi, mon ami, me dit mon oncle Tom avec bonté. La chute t'a probablement affecté les fibres cérébrales, ce qui est cause de l'incohérence de ton discours. »

Il me fit asseoir, et, pendant ce temps, s'empressa de relever les deux in-folio, dont il avait considéré les ais fracassés avec plus d'émotion sans doute qu'il n'en avait ressenti en parlant à la belle juive. Il les replaça avec soin sur la table ; puis revenant à moi : « Et tu voulais suspendre quoi ? » me dit-il en me prenant la main de manière à glisser furtivement son index sur mon pouls.

Cette question m'était très embarrassante, car en vérité il n'y avait pas apparence de chose à suspendre dans toute ma chambre. Aussi, connaissant d'ailleurs l'indulgence douceur de mon bon oncle Tom, j'allais lui raconter tout, lorsque, au moment de le faire, je ne le fis point.

C'est que, pour ce que j'avais dans le cœur, l'indulgence n'était plus assez. J'aurais voulu de la sympathie, et mon oncle n'en pouvait éprouver que pour des idées abstraites, scientifiques. C'est ce qui fit que je répugnai à lui ouvrir mon cœur, crainte de faner un sentiment que j'étais jaloux de nourrir à ma guise.

« C'était pour suspendre... Ah ! mon Dieu ! déjà ! — Hé ? — Ah ! mon oncle, c'est fini. — Quoi ? »

* *

En ce moment la lumière venait de s'éteindre dans la chambre du mourant, et avec elle tout mon espoir.

Pour mon oncle, à cette exclamtion, il commença à juger le cas très gravé, et m'engagea à me mettre au lit, où il m'examina avec attention, pendant que je songeais à la jeune fille dont la vue venait de m'être ravie.

Mon oncle Tom était loin de se douter de la cause de mon mal. Cependant, après m'avoir anatomiquement considéré, palpé, il se convainquit, avec une certitude faisant honneur à sa science, que le squelette était en parfait état. Débarrassé de toute inquiétude à ce sujet, il s'occupa d'examiner le jeu de la respiration, celui de la circulation et de toutes les fonctions vitales ; passant ensuite aux symptômes tout à fait extérieurs, il parut enfin avoir satisfait sa curiosité, et, de l'air d'un homme qui emporte quelque chose dans sa tête pour y songer, il me quitta.

* *

Il était environ minuit. Je restai seul avec mes idées, où je me plongeais tout entier, lorsque le roulement de l'échelle me fit tressaillir, et peu après je m'endormis.

J'étais fort agité. Mille images sans rapport avec l'objet de mes pensées se croisaient, se succédaient devant mes yeux ; ce n'était ni le sommeil ni la veille, encore moins le repos. Enfin à ce trouble succéda l'épuisement, et bientôt mes songes, quelque temps suspendus, revinrent et prirent une autre teinte.

Je rêvais qu'en un bois silencieux je marchais souffrant, mais pourtant calme, et l'âme pénétrée de je ne sais quel sentiment, tout plein d'un charme qui m'était inconnu. Personne d'abord, et rien de tout ce qui aurait pu me rappeler la vie ordinaire. C'était bien moi, mais doué de beauté, de grâce, de tous les avantages que je désire éveillé.

Fatigué, je m'étais assis dans une clairière solitaire. Une figure s'était approchée que je ne connaissais pas, mais dont les traits étaient animés par l'expression d'une mélancolie bonté. Insensiblement elle avait pris un air qui m'était plus connu... enfin elle s'était trouvée ma chère juive. Elle aussi, douée de tout ce que je lui désire, se plaisait à me considérer, et, quoiqu'elle ne parlât pas, son regard avait un langage qui me touchait au plus doux endroit de mon cœur. Je voyais sa belle tête s'incliner sur mon front, je sentais sa douce haleine, et à la fin sa main avait trouvé la mienne. Alors, une émotion croissante m'agitant, mon rêve peu à peu perdit sa quiétude. Les images devinrent flottantes et incertaines, et, de figure en figure, je ne vis plus que celle de mon oncle Tom qui avait pris ma main pour me tâter le pouls, et dont la tête, inclinée sur la mienne, me considérait au travers de ses besicles.

Nouveaux abonnés. — MM. Christin, Pontaise Lausanne. — M. Sage, Chavannes (Renens). — A. Vulliémoz, Payerne. — F. Panchaud, à Cully. — M. Dufey, à Cully. — Jules Surdez, Les Bois (J. B.). — Bréguet, Chaux-de-Fonds. — Aug. Gross, Corserey. — Aug. Corbaz, greffler, Gingins. — Eug. Crausaz, Signy.

Kefol
NEVRALGIE
MIGRAINE
BOITE F. 180
TOUTES PHARMACIES

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS